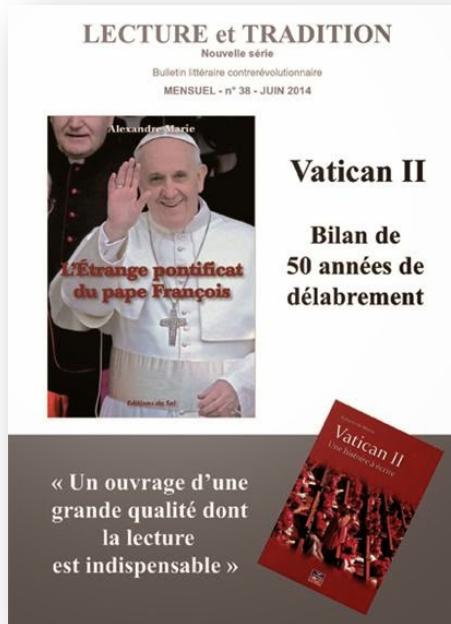


LECTURE ET TRADITION



NOUVELLE SÉRIE, N° 38, JUIN 2014

COMMENTAIRES DE LOUIS-HUBERT REMY

L'équipe de *Lecture et Tradition*, par deux de ses plus anciens collaborateurs, vient, lors de son dernier numéro consacré à la présentation de deux livres sur le Concile, de prendre des positions qui seront « *l'objet de quelques désaccords ou de virulentes désapprobations* ».

Nos positions sont connues. Elles sont autrement précises. Quand Jean-Baptiste Geffroy (**JBG**), repris par Jérôme Seguin (**JS**), parle de “**bourbier conciliaire**” cette image me paraît bien insuffisante. De plus, pour un catholique habitué à un vocabulaire très strict, elle ne veut rien dire. C'est ce qui nous différencie.

De même parler de « **50 années de délabrement** » c'est minimiser une situation bien plus grave. On a vu se mettre en place une destruction systématique des “sacrements”, des catéchismes, des dogmes, des missions, des séminaires, des bibliothèques, etc., etc. en un mot : de tout. On voit le résultat 50 ans après : des séminaires vides, des églises vides, des dizaines de milliers de “prêtres” défroqués¹, une chrétienté dans un état déplorable, une haine de “la Foi de toujours”. Dernier exemple, **le diocèse de Poitiers supprime 604 paroisses pour n'en retenir que 28** sur les deux départements de la Vienne et des Deux-Sèvres. On a retenu le nom de *saint Jean XXIII* pour une de ces paroisses mais pas celui de *saint Hilaire*².

C'est beaucoup plus qu'un délabrement, c'est une démolition, une destruction, un massacre, un carnage, pour une mort voulue, obstinément voulue. C'est le fruit de démons menteurs, de démons tueurs, d'ennemis irréductibles qui ont apparemment réussi à faire disparaître la Sainte Église de Dieu !

Il n'est jamais trop tard pour voir clair, mais attendre 50 ans pour établir un bilan que d'autres dénoncent depuis le début laisse **dubitatif**. Manque de clairvoyance ? Certes non, puisque tant et tant ont tout dit. Manque de courage ? Oui, car une police de la pensée, imposée par les clercs de la Tradition, interdisait toute déclaration dans ce sens. Nos auteurs s'en rendent bien compte puisqu'ils prévoient de “violentes désapprobations”. Ce manque de courage et de vrai combat rend complice de ces batailles perdues. Vont-ils enfin combattre au niveau exigé ?

¹ On oublie de dire que de nombreux jeunes prêtres défroquent dans les 5 ans qui suivent leur fausse ordination.

² <http://www.diocese-poitiers.com.fr/images/stories/actualite/EEP220decrets.pdf>

Et je remarque que ce sont deux laïcs qui osent braver l'interdit. Ils sont de ma génération, car les jeunes d'aujourd'hui, issus de nos milieux, en sont malheureusement **incapables**. Ils sont déformés à vie, étant incultes et d'une prétention qui les aveugle. Je crois beaucoup plus à la conversion de jeunes venant de milieux complètement différents, les nôtres ayant abusé de la grâce, ayant trop "bidouillé", trop composé sur tel ou tel point. Nous croyons fermement à cet enseignement des Papes de l'Église en ordre.

JBG et JS sont de mes amis de jeunesse et je suis heureux de saluer qu'enfin, ils osent dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas. Mais n'est-ce pas trop tard ? Où sont les troupes ? Elles sont toutes dans le marécage issu de Vatican II. Vont-elles comprendre ? Vont-elles les suivre ? Tout dépendra des clercs et je suis à ce sujet très pessimiste.

Rappelons que la révolution conciliaire n'a eu pour agents que des clercs. Nous, pauvres laïcs, nous ne sommes que des otages, obligés de subir les mensonges, les trahisons, les apostasies des clercs. Il y en a eu tellement depuis 50 ans qu'il est impossible d'en faire un tableau succinct !

Ce qui nous a sauvés, nous pauvres laïcs, c'est de refuser toute langue de bois, d'étudier tout ce que l'on a osé changer, de combattre sans peur du quand dira-t-on, de rester **obstinés sur ce qui a toujours été cru et fait**, en un mot d'être resté fidèles aux promesses de notre baptême, croyant que « hors de l'Église il n'y a pas de salut », sûrs que « celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira point sera condamné » (Marc XVI, 16), et que « celui qui, même sur un seul point, refuse son assentiment aux vérités divinement révélées, très réellement abdique tout à fait la foi, puisqu'il refuse de se soumettre à Dieu en tant qu'il est la souveraine vérité et le motif propre de foi » (*Satis cognitum*, Léon XIII, 29 juin 1896).

Oui, nous croyons fermement aux paroles de *l'Acte de Foi* : « Mon Dieu, je crois **fermement toutes** les vérités que Vous nous avez révélées, et que Vous nous enseignez par **Votre Église**, parce que, étant la Vérité même, Vous ne pouvez **ni Vous tromper, ni nous tromper** ».

En croyant et faisant ce qui a toujours été cru et fait et en précisant que ce n'est pas le passé qui pose problème mais les nouveautés (formule de Jean Vaquié) nous sommes dans une position inattaquable.

Avec tous ces principes il fallut nous poser la question : la suite de Vatican II et Vatican II lui-même furent-ils catholiques ? Ce qui obligeait de se poser la question suivante immédiatement : Vatican II, avec tous ses changements est-il l'Eglise Catholique ?

L'œcuménisme, les nouveaux "sacrements", toutes les nouveautés³, nous obligèrent à conclure que depuis Vatican II, on avait une **nouvelle église** qui n'avait rien de catholique, qui ne pouvait être l'Église Catholique. Une des meilleures preuves fut le changement à 180° de la grille amis-ennemis.

Un de nos amis, éminent polytechnicien dirigeant une équipe de grande qualité, se consacra à l'étude du **nouveau rituel du "sacre des évêques"**. Par un travail acharné, redécouvrant tout le combat Anglican et leur volonté de détruire le sacerdoce, par des ouvrages et documents cherchés, redécouverts, étudiés, analysés, la conclusion est irréfutable et irréfutée : ce nouveau rituel est **ontologiquement invalide**. Réaction : tout le monde, surtout les clercs, s'en moque. Les conséquences sont dramatiques : tout le monde s'en moque. Que voulez-vous : il faudrait travailler un dossier important (la suppression du sacerdoce) avec sérieux, rigueur, obstination. Il faudrait étudier les réfutations, les analyser, etc. Le travail a été fait, il suffit de lire. Tout le monde s'en moque, alors que par ces "**sacres**" **invalides** bientôt nous n'aurons plus de prêtres validement ordonnés, nous n'aurons plus d'absolution valide, nous n'aurons plus de consécrations valides. Et ne dites pas : c'est une opinion ! Non, c'est le réel !

Et après l'étude de ce dossier il fallait oser résister aux clercs (même évêques) qui s'opposaient aux conclusions. Ces derniers essayèrent quelques réfutations, aucune ne résista à l'étude de l'équipe de *Rore-Sanctifia*.

Oui, il y eut du monde pour le combat de la messe, un peu moins pour le combat des nouvelles doctrines, pratiquement personne pour le combat bien plus important des nouveaux rituels d'ordination et surtout de sacre !

Nos amis de Chiré n'en ont jamais parlé. Il n'est pas trop tard !

Je remarque aussi que le combat pour la Royauté de Jésus-Christ (complètement oublié dans *Iota Unum* !) n'est pas assez approfondi. Ce ne fut que rarement celui de Madiran, c'est encore un auteur sur le-

³ http://www.a-c-r-f.com/documents/LHR-Ils_ont.pdf

quel nous différons⁴. Je le connais autant que vous, ayant lu tout *Itinéraires* (dont j'ai la collection complète), mais mon analyse rejoint celle de Vaquié qui lui était très opposé.

D'ailleurs j'aurais aimé que vous citiez *La Révolution liturgique* de Jean Vaquié. Cet ouvrage écrit à chaud a été pour nous tous celui qui nous a permis de refuser tout de suite le NOM, livre que malheureusement les jeunes ne connaissent pas.

Enfin il est important de citer le travail de M. l'abbé Ricossa sur le *Pape Jean XXIII*. Il n'a jamais fini son travail (pourquoi ?), il a refusé qu'il soit édité, mais il est disponible sur le site de *Sodalitium*. J'en ai fait un montage de tous les articles, disponible sur les ACRF : http://www.a-c-r-f.com/documents/Abbe_RICOSSA_Le-Pape-du-Concile.pdf

Ce livre répond aux inquiétudes des fidèles sur ces "papes conciliaires". Hérétique, Jean XXIII ne pouvait être le Vicaire de Jésus-Christ. Complété par l'étude magistrale de M^{les} Lebaudre et Grandjean, *Jean XXIII et Vatican II sous les feux de la Pentecôte luciférienne*⁵ très appréciée là encore par Jean Vaquié, elle aurait mérité d'être diffusée par DPF. Tout le combat en aurait été changé. Pourquoi ces omissions ? Pourquoi ne jamais avoir fait connaître les travaux de l'abbé Zins ? Ils valaient bien mieux que ceux des abbés Aulagnier ou Célier !

Vous découvrez, 50 ans après, la catastrophe de Vatican II. Ah ! si vous aviez osé combattre comme je l'ai fait ! Et pourtant vous saviez que j'étais l'ami intime (et même plus, pour les deux, leur héritier) de deux amis communs, Jean Vaquié et le Marquis de La Franquerie.

Vous découvrez avec ce "pape" François que l'on part dans une aventure incontrôlée. Malheureusement il est fils de Vatican II et il ira au bout des hérésies de Vatican II. Vous tremblez depuis les "canonisations" de Jean XXIII et Jean-Paul II. Ce sera pire avec la "béatification" de Paul VI, de sinistre mémoire et auprès duquel que notre ami La Franquerie a refusé d'assurer son service de *Camérier secret*.

En suivant depuis 50 ans l'inversion de la grille amis-ennemis, François sera obligé d'aller jusqu'au bout. Il devra s'engager et engager ses fidèles vers la religion noachide. Ernest Larisse (qui n'est pas Louis-Hubert Remy) a écrit dans le dernier n° de *La voix des Francs* (n° 33, juillet 2014, ESR BP 80 – 33410 Cadillac) :

« Lire la plume à la main un ouvrage de la plus haute importance, de **L.-H. Remy : « La Religion Noachide. L'Enseignement d'Elie Benamozegh. Le Sanctuaire Inconnu »** (ESR), réédition augmentée, complétée, commentée du livre « *Le Sanctuaire Inconnu. Ma conversion au Judaïsme* » de l'apostat Aimé Pallière. Volume expliquant la mise en place de la **Religion Noachide Universelle, Gnostico-Luciférienne**, par les Hautes Autorités de la Synagogue de Satan. Tel est le Plan actuel des suppôts de Lucifer, la récupération du dernier carré de la Tradition faisant partie de cette opération satanique ! La sortie récente d'un film consacré à **Noé** fait partie de cette entreprise de Subversion Mondiale ! Rien n'est innocent... »

L'avenir nous prouvera que nous allons vers ce but de Religion Universelle. Qui résistera ?

Il aurait fallu bien étudier ce que la Très Sainte Vierge Marie a voulu dire en parlant d'éclipse ! J'ai écrit une brochure sur ce sujet : **L'ÉGLISE EST ÉCLIPSÉE**. Pourquoi la Très Sainte Vierge Marie a-t-elle choisi ce mot ? Qu'est-ce qu'une éclipse ? Quelles leçons en tirer ? **6 €**

Il aurait fallu étudier le problème de Maurras ! À la demande de Jean Vaquié, j'ai écrit une brochure sur ce sujet : **MAURRAS TOURNONS LA PAGE**. Il est temps de faire le point sur celui que beaucoup considèrent comme LE Maître. Il a fallu du temps, une recherche obstinée pour découvrir qu'il y avait mieux, beaucoup mieux. Sachons tourner la page. **6 €**

Il aurait fallu étudier le problème actuel des Marranes ! J'ai écrit une brochure sur ce sujet : **CHRÉTIENS OU MARRANES**. Une petite brochure mais que de découvertes ! Irréfutable ! **6 €**

⁴ http://www.a-c-r-f.com/documents/LHR_Madiran.pdf

⁵ http://www.a-c-r-f.com/documents/JEAN_XXIII_et_VATICAN_II_Sous_feux_Pentecote_luciferienne.pdf

Il aurait fallu tirer toutes les conclusions du combat de Mgr Lefebvre ! J'ai écrit une brochure sur ce sujet : **MGR LEFEBVRE ET LE SÉDÉVACANTISME**. Divers textes de Mgr Lefebvre sur ce sujet que l'on voudrait faire oublier. **6 €**

Il aurait fallu comprendre la destruction faite par nos ennemis ! J'ai écrit un livre sur ce sujet : **ILS ONT TOUT DÉTRUIT**, Le sédévacantisme, Le problème de *l'una cum*, problème de l'heure présente, Débats et polémiques. 188 pages, **16 €**

Il aurait fallu comprendre comment on en était arrivé là ! J'ai écrit un livre sur ce sujet : **VRAIS ET FAUX PRINCIPES ET MAÎTRES**. Nos pères avaient tout étudié, tout prévu, tout annoncé ...mais il a fallu retrouver ces auteurs enterrés, cachés, persécutés. C'est fait et rien ne sera jamais comme avant. Que de faux maîtres ! quels grands maîtres redécouverts ! 456 pages, **25 €**

Il aurait fallu enseigner qu'après toutes ces épreuves il y avait des prophéties nous enseignant l'Espérance ! J'ai écrit un livre sur ce sujet : **INTERPRÉTATION DE L'APOCALYPSE** par le Vénérable Barthélémy HOLZHAUSER. Choix et annotations de L-H REMY. 153 pages, **13 €**

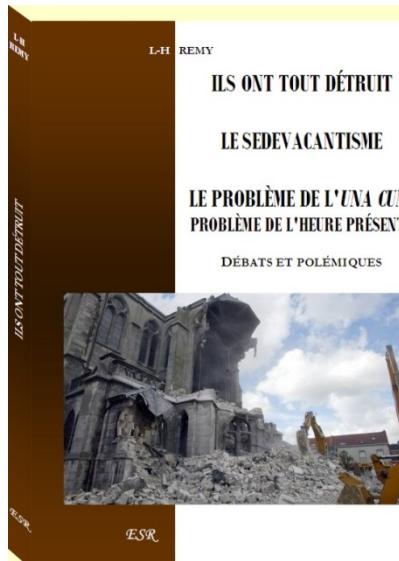
« *Tout est dans Holzhauser* » disait Jean Vaquié. De beaucoup les plus importantes prophéties. Extraits concernant les cinquième et sixième âges, suivis de quelques autres prophéties concernant les temps que nous vivons : de saint Pie X, Cardinal Pie, saint François d'Assise, Augustin Lemann, les vénérables Elizabeth Canori Mora, Anna-Maria Taïgi et Catherine Emmerich, Marie-Julie Jahenny, Père Nectou et bienheureuse Catherine de Racconigi.

Il aurait fallu enseigner sur la vocation et la mission de la France ! J'ai écrit avec mon épouse un livre sur ce sujet : **LA VRAIE MISSION DE SAINTE JEANNE D'ARC : JÉSUS-CHRIST ROY DE FRANCE**. Le plus important fait de l'Histoire de France. L'histoire et les leçons de la "Triple Donation" du royaume de France, le mardi 21 juin 1429 à Saint-Benoît-sur-Loire. Suivi d'un Thesaurus. Il est Roi de France, Il est notre Roi, nous voulons qu'il règne sur nous. Réédition, 400 pages, **25 €**

Enfin il faudrait enseigner ce qu'est la civilisation en ordre et ce qu'est la civilisation révolutionnaire ! J'ai écrit une brochure sur ce sujet : **Saint Louis, ROI ÉTERNEL, MODÈLE DU ROI TRÈS CHRÉTIEN**. Conférence le 17 mai 2014 à Lyon. 48 pages, couleur, **10 € franco**.

Tous ces livres sont disponibles à **ACRF, BP 2 – 44140 Aigrefeuille⁶**. Le seront-ils un jour sur le catalogue de Chiré ?

Vous semblez craindre plus que tout d'être traités de "sédévacantistes". Nous sommes d'accord. Je ne sais pas qui a inventé ce mot mais il nous discrédite. Comme vous, comme Pierre Hillard : **je ne suis pas sedevacantiste**. Je l'ai déclaré⁷ sur mon site des Amis du Christ Roi de France (<http://www.a-c-r-f.com/>). Je l'ai rappelé sur la quatrième de couverture de mon livre, *Ils ont TOUT détruit* :



⁶ Frais de port : 5 € pour une commande de 30 €; 10 € pour une commande de 30 à 100 €; Gratuit pour une commande de plus de 100 €.

⁷ Voir cette déclaration à <http://www.a-c-r-f.com/documents/CSI.pdf>

« L'auteur était connu en Amérique pour avoir accompagné le Marquis de La Franquerie, le 17 mai 1985, qui allait rencontrer le cardinal Siri, à Gênes. Lors de cette audience ils en sortirent convaincus de son élection au Trône pontifical. Des documents de la CIA déclassés depuis devaient le confirmer.

Ce voyage souleva une réaction de ceux que l'on appelle "sédévacantistes", si bien qu'en 2005 (début avril, la semaine de la mort de Jean-Paul II), à l'initiative d'Hutton Gibson, père de Mel Gibson, Louis-Hubert Remy fut invité à un colloque d'une semaine organisé par eux deux à New-York.

Lors de sa présentation à cette réunion, il a commencé par déclarer : *Je ne suis pas sédévacantiste.*

Surprise de Mel et de son père Hutton ! Mais il a de suite précisé : *Car ce n'est pas le problème du Siège, vacant ou occupé ; ce n'est pas le problème du pape hérétique ; ce n'est pas le problème du pape infallible ; ce n'est pas le problème de l'autorité ; c'est un problème beaucoup plus grave et important : une nouvelle religion s'est installée en lieu et place de la sainte religion catholique. L'Église a été éclipsée* ».

Et pour finir : ces deux articles sont sans conclusions pratiques. Elles sont pourtant évidentes :

- S'attacher à l'Église Catholique, à sa liturgie, à son enseignement qui ne peuvent pas changer.
- Refuser TOUT de Vatican II.
- Et attendre l'heure de Dieu. Jaloux de Sa gloire, Il remettra tout en ordre. Sa justice va être terrible. Ne soyons pas scandalisés : Il est le Dieu Suprême, Il est le Sauveur. Il est infiniment juste. À nous d'être fidèles. Il reviendra nous sauver car ***Il veut régner sur la France et par la France sur le monde.***

Malheureusement vous ne le dites pas.

Chers vieux amis, avec ma fidèle amitié et en union de prières avec notre saint Hilaire, premier docteur de l'Église !

Gesta Dei per Francos !

Louis-Hubert REMY, le 16 juillet 2014 en la fête de Notre-Dame du Mont Carmel.

VATICAN II, BILAN DE 50 ANNÉES DE DÉLABREMENT

ÉDITORIAL

« *Nous ne sommes pas prêts de sortir du bourbier conciliaire* ».

Par cette phrase, Jean-Baptiste Geffroy conclue la recension qu'il vient d'effectuer du livre de Roberto di Mattei, *Vatican II. Une histoire à écrire*.

Bien entendu, de prime abord, elle peut paraître abrupte et sera certainement l'objet de quelques **désaccords** ou de **virulentes désapprobations**. Cependant, le constat, pour très sévère qu'il puisse être, est **sans appel**. Malgré les sympathies et les marques d'estime que nombre de nos amis accordent aux derniers papes qui ont occupé le trône de saint Pierre, il suffit de relever quelques extraits de l'article de notre rédacteur, pour observer une certaine réserve :

« *L'aile marchante du progressisme est à la barre : Congar, Daniélou, de Lubac, Héring, Kung, Rahner, Semmelroth, Schillebeeckx, Ratzinger, Chenu entrent en guerre contre la "théologie Dentziger"* ».

Un peu plus loin, nous lisons : « *En 1967, autre promotion – ô combien stratégique et significative – celle de Mgr Wojtyla qui reçoit le cardinalat et devient membre de quatre congrégations (Clergé, Éducation, Culte divin et Églises orientales) ; il est, de plus, nommé consulteur et membre du Conseil des laïcs* ».

Lorsque nous méditons sur les canonisations récentes de Jean XXIII et de Jean-Paul II, puis la béatification annoncée prochainement de Paul VI, nous sommes en droit d'être aussi dubitatifs que stupéfaits, car, s'il en était besoin, il est nécessaire de souligner ce que rappelle J.-B. Geffroy : « Les propos récents du pape François sur Vatican II semblent traduire une conception pour le moins "rétrogressive" du Concile, considéré comme "une relecture de l'Évangile en... l'actualisant", selon une manière que le pape considère comme "irréversible". De tels propos, qui sentent une vulgate conciliaire très "seventies", n'ont rien de rassurant ».

Or, la confirmation de cette inquiétude est exposée et développée dans l'étude que fait Alexandre Marie de *L'étrange pontificat du pape François*. Car, on ne peut nier qu'il existe, aujourd'hui « **une nouvelle Église conciliaire en construction depuis cinquante ans, avec sa doctrine, sa liturgie, son droit canon, qui s'est installée comme un chancre dans l'Église catholique. On peut craindre, aussi, que le pouvoir des "medias" aux mains de l'ennemi et l'habileté diplomatique du nouveau pape ne parviennent à tromper, s'il était possible, une partie des traditionnalistes** » (extrait de la préface).

Et nous ne pouvons mieux dire que de réfléchir sur ces mots d'Alexandre Marie : « *L'heure est grave. La confusion règne. Le mal est profond. Se taire, c'est devenir complice. L'enjeu est de taille : il s'agit tout simplement de garder la Foi. Et de continuer à la professer publiquement. À l'intérieur de l'Église comme au dehors. À témoigner de la Vérité face à nos contemporains en proie aux erreurs et aux mensonges devenus système* ».

Jérôme SEGUIN (pour la rédaction de *Lecture et Tradition*)

* * *

VATICAN II, UNE HISTOIRE À ÉCRIRE DE ROBERTO DE MATTEI (*Éditions Muller, 2013*)

Ce livre était attendu et depuis longtemps. Il arrive à point nommé. Il n'y avait jusqu'alors, dans les milieux de la Tradition, aucune synthèse historique et critique sur le deuxième Concile du Vatican. Il y avait bien, certes, les travaux hagiographiques comme *l'Histoire du concile Vatican II* de Giuseppe Alberigo⁸, le pape de l'école de Bologne, qui consacre la vision "millénariste" d'un concile-Pentecôte. Côté Tradition, les études sont nombreuses mais éparses ou ponctuelles⁹. On n'oubliera pas certes, les livres, les conférences et toute l'œuvre même de Mgr Lefebvre qui, à elle seule, incarne la principale contradiction apportée au Concile. Mais, en raison de la position hors norme du grand prélat, et malheureusement aussi, du discrédit jeté sur sa personne et sur son œuvre par la grande presse et l'Église officielle, ses prises de position, ses analyses ont été rejetées, ostracisées par les médias. Le livre du professeur de Mattei est la première synthèse historique et critique mais équilibrée, objective et richement documentée de ce moment capital mais controversé de l'histoire de l'Église.

Pourtant des signes annonciateurs d'une transformation du regard projeté sur Vatican II au sein de l'Église se faisaient jour. Il y avait eu, il y a déjà trente ans, le livre du père Ralph Wiltgen, *Le Rhin se jette dans le Tibre*¹⁰ qui, sans peut-être le vouloir, avait donné l'alerte en faisant apparaître derrière l'évocation journalistique mais neutre, les points noirs du Concile. Quelques années plus tard, paraît la somme de Romano Amerio, *Iota unum*¹¹, mais dans laquelle le Concile reste en toile de fond. Suivent en 1996 les Actes du Congrès théologique de *Si Si No No*¹² puis, plus récemment, les deux volets d'une enquête de Mgr Gherardini, prélat romain, exempt de toute filiation "Lefebvriste" et qui, le premier

⁸ Professeur d'histoire de l'Église à l'université de Bologne, il est l'historien du Concile comme Michelet ou Mathiez sont les historiens de la Révolution.

⁹ On n'omettra pas de citer le petit livre de Jean Madiran, *Le Concile en question* (DMM, 1985) qui contient les éléments d'un dialogue avec le père Congar sur le Concile, c'est-à-dire se situant aux deux extrémités du débat. Ce petit livre est un document très précieux, même s'il s'achève en queue de poisson, Congar ayant fini par rompre la discussion. On citera aussi le livre de l'abbé Claude Barthe, *Quel avenir pour Vatican II ?* (François-Xavier de Guibert, 1999).

¹⁰ Paris, Éditions du Cèdre, 1973 et 1982. Réimp. 1992 aux Éditions DMM.

¹¹ Nouvelles Éditions Latines, 1987.

¹² Publications du Courrier de Rome, 1996.

au sein des sphères officielles, soulève la question de l'interprétation du Concile et ébranle la "vulgate interprétable" postconciliaire¹³. Les jalons sont posés, sinon d'une remise en cause, mais tout au moins d'une mise en cause de Vatican II. Puis il y eut l'engagement de Benoît XVI et ses efforts de réinterprétation¹⁴ à travers le prisme d'une "herméneutique de la continuité"¹⁵. Autant de débats et de travaux certes du plus grand intérêt, mais à qui il manquait une perspective historique permettant de présenter le Concile à la fois dans ses sources, comme dans son déroulement et ses conséquences.

Le livre de Roberto de Mattei vient donc nous raconter ce Concile si discuté, pour rapporter les faits, exposer les idées et présenter les hommes. Même si le titre du livre laisse entendre que l'histoire du Concile reste à écrire, il s'agit bien du livre d'un historien, mais d'un historien trop frotté de philosophie et de théologie pour se limiter à la seule présentation des faits. D'autant que ces faits procèdent d'idées et de doctrines. Or, Vatican II a été sous ce rapport le moment d'une formidable confrontation née un siècle plus tôt et dont il a matérialisé le choc dans toute sa brutalité et son irréductibilité, dans l'affrontement de deux visions totalement hétérogènes : une vision darwiniste, historiciste d'une l'Église qui doit s'ouvrir au monde, se transformer, s'adapter ; une vision fixiste de l'Église, postulant l'intemporalité de l'Évangile et de la doctrine catholique. Opposition, sourde, souterraine, au sein d'une Église encore sûre de l'inaffabilité de son magistère. Cette confrontation éclate au grand jour et de manière frontale à l'occasion de Vatican II. Mais dorénavant, l'ennemi campe au cœur même de l'Église.

UN CONCILE ANNONCÉ

Car on nous a présenté Vatican II comme le fruit d'une inspiration soudaine, comme une manifestation spontanée du Saint Esprit, une illumination de Jean XXIII¹⁶. Bien évidemment, cette vision presque miraculeuse du Concile est sujette à caution. D'abord pour une raison de simple bon sens : un concile œcuménique est un événement d'une telle gravité, d'une telle importance qu'il ne peut relever d'une décision précipitée. La deuxième raison est que l'idée même d'un concile n'avait rien de très nouveau. Le projet existait depuis longtemps dans l'entourage pontifical. En 1922, Pie XI avait engagé un processus de consultation par une lettre adressée aux cardinaux, archevêques, évêques et prélates leur demandant leur avis sur une reprise du premier Concile du Vatican. Une assez forte majorité se prononça en faveur de cette reprise, un peu plus d'une trentaine, comprenant le cardinal Billot¹⁷, s'y montra fermement opposée, non d'ailleurs sans de solides raisons. L'idée fut reprise sous Pie XII et, paradoxalement, ce furent deux éminentes personnalités conservatrices de l'épiscopat italien, le cardinal Ruffini, archevêque de Palerme et Mgr Ottaviani, alors assesseur au Saint-Office, qui en relancèrent l'idée, mais dans une perspective toute autre que celle adoptée plus tard par Jean XXIII, celle d'une restauration doctrinale et de lutte contre le communisme. Ce projet connut un commencement d'exécution en 1948 avec la réunion d'une commission par Mgr Ottaviani, suivie par la création, par Pie XII, d'une commission centrale devant superviser l'ensemble des travaux. Mais, fin 1951, **Pie XII renonça à poursuivre le projet**. Cependant, jusqu'à sa mort, l'hypothèse de la réunion d'un concile fut fréquemment soulevée. Dom Lambert Beaudoin n'avait-il pas prophétisé : « *Si Roncalli devient pape, il y aura un concile* » ?

La réticence des papes préconciliaires était loin d'être infondée. R. de Mattei montre bien que la période qui va du pontificat de saint Pie X à la mort de Pie XII est incontestablement celle d'une sourde mais intense confrontation doctrinale marquée par la montée en puissance du courant néo moderniste. **Le Concile apparaît bien comme l'aboutissement, le point ultime de concentration de tout ce que l'Église a combattu pendant un siècle depuis Pie IX jusqu'à Pie XII**. C'est donc à juste titre que R. de Mattei consacre une première partie de son livre à cette période d'intense activité doctrinale, durant laquelle se sont forgés les principes qui deviendront les piliers du Concile.

I. LES CHEMINS DU CONCILE

Vatican II est en effet l'apogée d'un courant vieux de près d'un siècle qui voit la fermentation croissante d'idées hétérodoxes, d'évolutions doctrinales dissidentes constamment combattues par les papes successifs. Comme le montre fort

¹³ *Le Concile œcuménique Vatican II. Un débat à ouvrir*, Casa Mariana Editrice, 2009. *Le Concile Vatican II, un débat qui n'a pas eu lieu*, Courrier de Rome, 2011.

¹⁴ N'écrivait-il pas dès les années 80 : « Les résultats qui ont suivi le concile semblent être cruellement à l'opposé des attentes de tous, à commencer par celles de Jean XXIII et de Paul VI. Les chrétiens sont de nouveau une minorité, plus qu'ils ne l'ont jamais été depuis la fin de l'Antiquité. Les Papes et les pères conciliaires s'attendaient à une nouvelle unité catholique, or on se retrouve face à un désaccord qui – pour employer les paroles de Paul VI – semble être passé de l'autocritique à l'autodémolition. L'on attendait un nouvel enthousiasme, et l'on s'est retrouvé trop souvent dans l'ennui et dans le découragement. L'on s'attendait à un bond en avant, et l'on s'est retrouvé face à un processus progressif de décadence qui s'est développé surtout sous le signe d'un rappel à un présumé "esprit du concile" et qui l'a ainsi discrédié ». (*Entretiens sur la foi*, Fayard, Paris, 1985, p.30-31).

¹⁵ Voir *L'étrange théologie de Benoît XVI* par Mgr Tissier de Mallerais, Éditions du Sel, 2012.

¹⁶ « Soudain, une grande idée surgit en Nous et illumina Notre âme. Nous l'accueillîmes avec une indicible confiance dans le divin Maître, et une parole monta à Nos lèvres, solennelle, impérative : Notre voix l'exprima pour la première fois : un Concile ! » (Discours à l'audience du 8 mai 1962, *La Documentation catholique*, n° 1377, 3.6.1962, col. 711). On notera d'ailleurs que l'annonce ne rencontra pas immédiatement l'enthousiasme du monde catholique. Jean XXIII fut même (désagréablement ?) surpris de la réaction mitigée et perplexe de son auditoire.

¹⁷ Ce dernier, avec une remarquable lucidité objectait que « ce sont les pires ennemis de l'Église qui souhaitent la reprise du Concile, c'est-à-dire les modernistes, qui s'apprêtent déjà (...) à profiter des États généraux de l'Église pour faire la révolution, un nouveau 1789, l'objet de leurs rêves et de leurs espérances ». Ce qui n'est pourtant que partiellement vrai. Les premiers à avoir suggéré le concile à Jean XXIII furent des conservateurs, notamment Ottaviani et Ruffini, qui le concevaient sans doute dans une perspective de renforcement de la tradition.

bien R. de Mattei, le Concile est le point de rencontre de cinq mouvements fondés sur ce qu'on a appelé la méthode historico-critique, qui est à la base de tout le courant moderniste et qui vise à conduire l'Église vers une **conciliation avec le monde moderne et sécularisé**. Apparue sous Léon XIII et sous Pie XI avec l'abbé Loisy, cette méthode conduit à anéantir les fondements même de la religion en remettant en cause les principes même de la Révélation. Loisy prônait ainsi « une réforme essentielle de l'exégèse biblique, de toute la théologie et même du catholicisme en général ». Ces cinq mouvements formeront toute l'inspiration du concile.

LA CROISSANCE SOUTERRAINE DU NÉOMODERNISME

Le premier mouvement est **philosophique et théologique**. Il véhicule une conception immanentiste de la dogmatique, en postulant son évolution illimitée.

Le deuxième est **le mouvement biblique**, né en Allemagne au début du XX^e siècle autour d'une conception rationnaliste des Saintes écritures qui sera développée au sein de la commission biblique par le père Béa.¹⁸

Le troisième, **le mouvement liturgique**, dont le prophète fut le bénédictin belge dom Lambert Beauduin, prône une démocratisation de la liturgie, une fusion du sacerdoce sacramental du prêtre avec celui commun des fidèles, tout en rejetant les méditations privées comme celle du Rosaire, considérées comme des formes d'assistance du Sacrifice inutiles.

Le quatrième mouvement est philosophique, dominé par **l'immanentisme du courant historico-critique**, et qui place la source et la mesure de l'être dans la conscience de l'homme. Une **nouvelle théologie** se développe sous l'impulsion des dominicains du Saulchoir dont sont issus les pères Chenu et Congar, ainsi que de l'école lyonnaise des jésuites de Fourvière, inspirée par le père Valensin, et dont sortiront Teilhard de Chardin, Henri de Lubac et Jean Daniélou.

Enfin le cinquième mouvement, ultime conséquence des quatre autres, est **œcuménique**. Né dans le protestantisme – R. de Mattei souligne son caractère fortement anti-romain et le degré inquiétant de pénétration de l'Église – il se traduit par une multiplication de rencontres, de "conversations" à la recherche non pas d'un retour à l'Église des "frères séparés", mais plutôt d'une "unité spirituelle" nouvelle des différentes confessions, marquée d'indifférentisme et de relativisme. Les inspirateurs en sont l'abbé Couturier, dom Beauduin, Jacques Maritain, l'existentialiste chrétien Berdiaev, ainsi que les inévitables Yves Congar et Roger Schutz. Ainsi, les hommes comme les idées sont en place pour se saisir de la machine conciliaire et accomplir la révolution dans l'Église.

LES COMBATS DU MAGISTÈRE

Pourtant ce n'est pas faute pour l'Église d'avoir combattu sur tous les fronts de ces courants. Peut-être pour remplacer un concile auquel il a prudemment renoncé, Pie XII publie *Humani generis* le 12 août 1950¹⁹, contre « quelques opinions fausses qui menacent de ruiner les fondements de la doctrine catholique », dénonçant cette fiction qui fait « rejeter tout ce qui est absolu, constant et immuable » et qui ouvre la voie « à une philosophie nouvelle aberrante qui, dépassant l'idéalisme, l'immanentisme et le pragmatisme, s'est nommé existentialisme, parce que, négligeant les essences immuables des choses, elle n'a souci que de l'existence de chacun ». Dès le siècle précédent et contre ces dérives philosophiques, Léon XIII publiait l'encyclique *Æterni Patris* (4 août 1879) qui restaure la pensée thomiste et la philosophie scolastique au cœur de la doctrine de l'Église. Saint Pie X fera de même avec sa lettre *Doctoris angelici* de 1914. Contre le mouvement liturgique, dans la ligne tracée par dom Guéranger, Pie X avait engagé une réforme du breviaire avec la bulle *Divino afflatu* de novembre 1911, et Pie XII publie l'encyclique *Mediator Dei* de novembre 1947. Contre le mouvement biblique, Pie X publie *Pascendi* et le décret *Lamentabili* qui condamnent la distinction entre exégèse théologico-pastorale et l'exégèse scientifique, réaffirmant le principe selon lequel l'interprétation authentique relève du magistère et non des exégètes. Enfin, contre le mouvement œcuménique, Pie XI publie, en 1928, l'encyclique *Mortalium animos*, un des textes, sinon le texte le plus important depuis *Pascendi*. Elle est depuis passée aux oubliettes²⁰.

¹⁸ Le confesseur de Pie XII. Un comble !!!

¹⁹ Je renvoie le lecteur à un article de Jean Madiran (*Itinéraires* n°128, décembre 1968, p. 154-159) concernant les propos tenus par Mgr Montini devant Jean Guitton qui les rapporte dans son livre *Dialogue avec Paul VI*, au sujet de l'encyclique (celle-ci n'a pas un mois) : « Vous avez sans doute remarqué vous-mêmes, lui dit Mgr Montini, les nuances qui sont inscrites dans ce texte pontifical. Par exemple, jamais l'Encyclique ne parle d'ERREURS (*errores*). Elle parle seulement d'OPINIONS (*opiniones*). Ceci indique que le Saint-Siège vise à condamner, non les erreurs proprement dites, mais des modes de pensée qui pourraient amener des erreurs mais qui en eux-mêmes demeurent respectables ». Or, j'ai pour ma part relevé le mot "erreur" onze fois dans le texte français. Avec sa précision habituelle, Jean Madiran note : « Le mot "erreurs" apparaît dès la première ligne de la traduction française pour rendre le terme latin "aberration", qui n'est pas *error*, mais qui n'est pas moindre, au contraire. Nous retrouvons "aberrationem" dès le début du second paragraphe. Au § 6, il est question d'une *nove aberranti philosophie*, une nouvelle philosophie aberrante. Au § 7, d'un historicisme qui subvertit *veritatis legisque absolutæ fundamenta*, c'est-à-dire qui « mine en son fondement toute vérité et toute loi absolue » : serait-ce là simple "opinion", et nullement erreur ? Au § 10, nous trouvons *erroribus et errorem*, pour nous prévenir que parmi nos philosophes et nos théologiens, il en est qui « tâchent de se soustraire à la direction du Magistère et tombent insensiblement et sans en avoir conscience dans le danger d'abandonner même la vérité divinement révélée et d'entraîner avec eux les autres dans l'erreur ». Au § 18, il est souligné que ce qu'expliquent les encycliques de Pontifes romains « est négligé par certains d'une manière habituelle et prémeditée ». En définitive, au moment même où Pie XII publie un des textes les plus importants de son pontificat, le substitut à la secrétairerie d'État Jean-Baptiste Montini, présenté comme son "fils spirituel", dénature le sens de l'encyclique auprès d'un intellectuel français. On comprend ainsi pourquoi tous les contrefeu们都 allumés depuis saint Pie X contre le modernisme ont été vaincus.

²⁰ *Mortalium animos* n'est pas citée une seule fois dans l'encyclique *Ut unum sit* (25 mai 1995) de Jean-Paul II qui porte sur le même sujet. Vous avez dit continuité ?

Malgré tous ces efforts, le modernisme progresse irrésistiblement. Il avance parce qu'il est masqué (c'est le propre des modernistes). Il se terre, mais ronge en silence les digues établies. Le fleuve souterrain s'écoule lentement mais sûrement. Le Concile ouvrira les vannes et le fleuve deviendra torrent. Il emportera tout sur son passage.

II. LA RÉVOLUTION CONCILIAIRE

Car **il s'agit bien d'une révolution**²¹. Vatican II s'est déroulé en application de tous les principes qui fondent les révoltes. R. de Mattei souligne qu'à bien des égards, un parallèle peut être fait avec la Révolution française. Les conditions de réunion du Concile sont proches de celles des États généraux : une situation de crise (à Rome encore latente), des souverains faibles et influençables, acquis aux nouveautés, ayant été nourris aux idées du temps (Louis XVI et Jean XXIII).

UN SCHÉMA RÉVOLUTIONNAIRE

Le rapprochement est aussi saisissant dans les modes de fonctionnement du Concile, dans sa préparation par exemple. Comme pour la Révolution française, le parti révolutionnaire est déjà dans la place : les libéraux, les tenants des Lumières occupaient les loges, les académies, les associations, les sociétés de pensée, les assemblées. Le schéma est le même avec le Concile. Tous les acteurs principaux de la révolution conciliaire sont déjà dans la place et, grâce notamment à la complaisance de Jean XXIII, occupent des postes stratégiques : ses premiers cardinaux sont Béa, Montini, Döpfner, König et surtout Suenens, le stratège du Concile, son "image parfaite" selon Helder Camara. Ils rejoignent Lercaro, Liénart, Frings, Léger – des cardinaux nommés par Pie XI et Pie XII – au sein du courant progressiste. Comme pour la Révolution française, la révolution conciliaire commence dans un esprit de concorde, et dans une expression toute conforme à la Tradition. D'ailleurs, à quelques exceptions près (notamment le professeur Plinio Correa de Oliveira) personne n'a rien vu venir, pas même, semble-t-il, Mgr Lefebvre. Et à bien y réfléchir, à quelques mois de la fin du règne de Pie XII, il n'y avait pas forcément de quoi s'alarmer.

COUPS DE FORCE ET VIOLENCES CONCILIAIRES

Mais comme pour la Révolution française, très rapidement, le processus s'accélère et bascule dans le coup de force. En France, les États généraux se sont réunis le 5 mai 1789. Le serment du Jeu de Paume matérialisant la violation des lois fondamentales de la monarchie date du 21 mai. Au Concile, le processus est encore plus rapide. La cérémonie d'ouverture a lieu le 11 octobre 1962 ; le 13, la légalité conciliaire est balayée. Ce 13 octobre, en effet, la première congrégation générale est réunie. L'ordre du jour prévoyait l'élection des représentants de l'assemblée conciliaire et des dix commissions auxquelles devaient être soumis les schémas rédigés par la commission préparatoire (nommée par Jean XXIII). Les Pères conciliaires étaient donc appelés à choisir les représentants présélectionnés en une liste de noms ayant participé aux délibérations des différentes commissions. Mais à l'ouverture de la séance, coup de théâtre ! Le cardinal Liénart, évêque de Lille, l'un des neuf présidents de l'Assemblée, s'empara du micro et lut un texte dans lequel il déclarait que les pères conciliaires ne connaissant pas les candidats possibles, il était nécessaire de consulter préalablement les conférences nationales avant de voter. La déclaration suscita l'"enthousiasme" de l'*aula* conciliaire et déclencha un tonnerre d'applaudissements aussitôt relayés et amplifiés par les cardinaux progressistes du clan franco-rhénan. En quelques instants, toute l'organisation et la procédure conciliaires furent bouleversées. La Curie se trouvait ainsi brutalement et définitivement écartée du jeu conciliaire. Le "putsch" du parti franco-rhénan²² invalidait dans la plus parfaite illégalité le processus de constitution des commissions conciliaires désormais livrées à l'influence des conférences nationales²³, sur lesquelles la camarilla des experts exercera une influence considérable. L'"aile marchante" du progressisme est à la barre : Congar, Danielou, de Lubac, Haring, Küng, Rahner, Semmelroth, Schillebeeckx, Ratzinger, Chenu entrent en guerre contre la "théologie du Denzinger" et promeuvent cette "théologie de l'existence" dans laquelle « connaissance et vie devaient se fondre en un acte unique d'expérience et de foi ». Juridiquement sans aucun pouvoir, donc sans droit de vote, ils assument pourtant un véritable magistère d'influence doctrinale avec une énergie d'autant plus grande que, pour nombre d'entre eux qui ont eu à subir les condamnations et les sanctions de la hiérarchie, c'est l'occasion de prendre une revanche. En tant qu'experts et conseils des évêques, ils participent activement à la rédaction et à l'orientation des schémas ; ils influencent le travail en commission, stimulent les offensives novatrices. Pour imposer leur propagande, les progressistes sont parfaitement organisés, disposant d'un réseau de relations étendu sur les cinq continents et coordonnées par dom Helder Camara. G. Alberigo a pu dire que « la collaboration entre évêques et théologiens permit d'arracher par la force le concile au contrôle d'Ottaviani ». Quel aveu !

²¹ C'est d'ailleurs sur cet aspect de Vatican II remarquablement suggéré par R. de Mattei que ma recension portera. Je n'aborderai donc pas le problème du contenu des documents conciliaires déjà traité dans d'autres ouvrages.

²² R. de Mattei souligne à juste titre l'influence néfaste et décisive des cardinaux français, Liénard, Tisserand, Gerlier et Feltin dans la constitution de cette ligue franco rhénane. La machine de guerre était en place. Plus rien ni personne ne pourra lui opposer une résistance sérieuse.

²³ Les conférences épiscopales jouèrent un rôle déterminant dans le déroulement du Concile puisque c'est en leur sein que se préparait le débat sur les schémas. R. de Mattei donne l'exemple de la conférence allemande de Fulda réunie du 26 au 29 août 1963, où s'exerçait l'influence dominante de l'hérésiarque Rahner. Or c'est cette conférence qui contribua largement à refondre complètement, sur la base des propositions d'amendement de Rahner, les trois schémas de la commission théologique sur la Révélation, sur la Vierge Marie et sur l'Église, au point que la presse avait parlé à l'époque de "conspiration contre la Curie romaine".

Ce qui marque aussi le caractère révolutionnaire du Concile c'est le climat croissant de violence qui l'anime : violence des experts, comme celle particulièrement virulente du père Congar à l'égard des conservateurs²⁴ ; violence de Mgr de Smedt contre le schéma de la commission théologique ; violence à l'égard de la Curie et de son chef, le cardinal Ottaviani, leur cible favorite, qui est publiquement humilié en pleine "aula" par le cardinal Alfrink qui, constatant que le vieux prélat a dépassé son temps de parole, lui coupe le micro²⁵. C'est ce genre d'événement que Helder Camara a regardé comme incarnant "l'esprit du concile" !

LES PAPES DU CONCILE

Dans ce bouillonement sans précédent, que deviennent les Papes ? Leur rôle a bien entendu été capital. Jean XXIII comme Paul VI ont voulu ce concile, ils l'ont porté, accompagné jusqu'au bout mais pas de la même manière. Jean XXIII, conservateur libéral mais personnalité faible, a accompagné l'évolution d'un concile qu'il avait sans doute conçu plus traditionnel, mais dont il décida rapidement de soutenir l'évolution alors même qu'il ne la maîtrisait plus. Il y a du Louis XVI dans ce pontife qui avait ouvert la boîte de Pandore qu'il n'a jamais pu ou même voulu refermer. Paul VI au contraire fut le véritable moteur de Vatican II. Ayant été un des tous premiers cardinaux créés par Jean XXIII, il joua, dans la phase roncallienne du Concile, un rôle de tout premier plan. Il sera un appoint décisif pour le clan progressiste, apportant un soutien sans faille aux Döpfner, Léger, Suenens, Frings et Béa dans leur réquisitoire dévastateur contre le schéma de la commission théologique, donc contre Jean XXIII qui l'avait pourtant composée. Il soutint inconditionnellement le projet Suenens, document qui devint par la suite *Lumen gentium*. Il joua comme pape un rôle essentiel dans la révolution liturgique par sa complicité étroite avec Bugnini²⁶. Est-il besoin de rappeler la volonté de fer avec laquelle il appliqua le Concile jusqu'au moindre iota ?

LE BAROUD D'HONNEUR DE LA TRADITION

Face à cette puissance, que trouve-t-on ? Au début et pendant un certain temps rien, ou plus exactement rien d'organisé. Pourtant, à bien des égards, les conservateurs ne sont pas une minorité écrasée, loin de là. On peut même dire que conservateurs et modérés sont globalement majoritaires dans l'assemblée conciliaire. Un exemple typique est celui de l'épiscopat italien, qui, hormis quelques-uns de ses prélats d'un progressisme très marqué (Lercaro, Montini, Guano et Bartoletti), reste, sous la présidence du cardinal Siri, archevêque de Gênes, majoritairement conservateur. Mais, il ne constitue qu'une masse inerte, sans véritable organisation et très vulnérable aux entreprises de débauchage du parti progressiste. Il fallut attendre quasiment la troisième session pour que se constitue un "petit comité" de prélats conservateurs comme NNSS de Proença Sigaud, archevêque de Diamantina, de Castro Mayer, évêque de Campos, Antonino Romeo, professeur à l'Université du Latran, et puis, bien sûr, Mgr Marcel Lefebvre, alors Supérieur général des Pères du Saint Esprit, assisté de l'abbé Victor-Alain Berto et du père Raymond Dulac²⁷. On se réunissait à la Procure des Pères du Saint Esprit, à la *Maison du Verbe divin* ou à la *Domus Mariæ* afin de coordonner les efforts de contre-offensive. Ce qui permit de livrer de belles batailles comme celle de Mgr Carli sur la collégialité, ou comme la remarquable intervention de Mgr Peruzzo, évêque d'Agrigente, sur la liturgie et l'abandon de la langue latine. Mais l'influence du CIP sur le déroulement du Concile, quoique non négligeable, ne fut jamais décisive.

Comme le montre Roberto de Mattei, la raison de la défaite des conservateurs tient dans le système démocratique de l'Assemblée conciliaire conjugué avec la puissance de l'autorité du pape. Ce mécanisme diabolique s'appuyait à la fois sur l'expression d'une volonté générale, celle de l'Assemblée, quasiment sacralisée en raison de sa nature ecclésiastique, d'autre part sur l'autorité du Souverain pontife s'abritant derrière le *consensus unanimis*. Nonobstant l'absence de toute garantie d'inaffidabilité, l'aval pontifical apporté aux textes conciliaires, par le respect total de l'autorité du pape, par la dévotion qu'il inspirait, notamment depuis Vatican I, conférait aux textes conciliaires une autorité quasi absolue. C'est cette conjonction des deux autorités – assemblée et pape – qui paralysa les prélats conservateurs. Comme le remarque le père Wiltgen, « Presque tous les soixante-dix *non placet* avaient été signés par ceux qui constituaient le noyau dur du *Cœtus Internationalis Patrum* », ce qui ne les empêcha pas, sitôt le décret promulgué de l'accepter, Mgr Lefebvre et Mgr de Castro-Mayer eux-mêmes avec tous les autres.

Le 8 décembre 1965, le rideau tombe sur le Concile avec l'homélie de Paul VI, toute frémissante d'amour du monde et d'ouverture au monde, pétrie de cette certitude ingénue « qu'à côté de la crise de la foi du monde, il n'y a heureusement pas de crise de l'Église ». Pourtant, c'est à ce moment même d'irénisme "montinien" que commence la crise de l'Église.

²⁴ Le père Congar est de ce point de vue un modèle du genre, lui qui, dans son journal, traite Mgr Parente de "fasciste monophysite" (il est vrai que c'est lui qui avait condamné Chenu), le père Luigi Ciappi de "pauvre et petit esprit" ; le cardinal Pizzardo de "misérable avorton, infra-médiocre, sans culture, sans humanité", formant avec Staffa et Roméo "la concentration de crétins la plus caractérisée". Quant au père Carlo Balic, mariologiste de grande valeur, il le qualifiera en toute charité de "camelot dalmate", de "bateleur de foire".

²⁵ Il faut d'ailleurs souligner que le Concile sera régulièrement le lieu de manœuvres souvent douteuses pour éliminer du débat les pères trop conservateurs ou, par de véritables détournements de procédure, écarter de la discussion les interventions trop critiques ou encore les sujets ou les questions proscribes. Un exemple caractéristique de ce genre de procédé et qu'il faut bien appeler ici une véritable forfaiture, est l'escamotage par Mgr Glorieux de la motion des 454 évêques contre le communisme. Or, s'il y avait bien un impératif pastoral qui s'imposait au Concile, c'était bien la condamnation du communisme.

²⁶ Comme le confirme Bugnini lui-même, la réforme liturgique fut le fruit d'une étroite collaboration avec Paul VI.

²⁷ Mattei souligne toutefois qu'un seul cardinal assista aux réunions du *Cœtus Internationalis Patrum*, Mgr Ruffini et encore de façon discrète. Mais ni Ottaviani, ni Siri ne s'y agrégèrent. Là est la faiblesse des conservateurs, surtout de l'épiscopat italien qui, sous la garde du cardinal Siri, furent, pour la plupart, prisonniers d'une fausse conception de la légalité et de l'unité de l'Église, alors que dans le même temps, le parti progressiste violait allègrement la légalité conciliaire et avançait au pas de charge dans son entreprise de **démolition de l'Église**.

III. LA POSTÉRITÉ CONCILIAIRE

Les documents conciliaires n'étaient en fait que des lois cadres, mais dotées d'un formidable potentiel pratique, notamment trois textes essentiels : *Unitatis redintegratio*, *Nostra Æstate* et *Dignitatis humanæ*. Pas d'inaffabilité proclamée, mais une puissance considérable d'inspiration et d'application.

LES RAVAGES DE LA « PASTORALITÉ »

La première conséquence qui découla du Concile c'est sa nature pastorale. La "pastoralité" du Concile a en effet entraîné un déplacement du centre de gravité du gouvernement de l'Église, qui s'est porté du Saint-Office (doctrine) vers la Sécrétairerie d'État (politique), du dogmatique à la "praxéologie", à l'inculturation. Ainsi que le souligne très justement R. de Mattei, « on a voulu introduire une distinction entre la doctrine, immuable en soi, et sa formulation liée aux structures linguistiques changeantes de l'histoire ». **C'est là que se trouve la pierre d'achoppement du Concile, son vice fondamental, à savoir l'abandon de la fonction essentielle de tout concile qui est de trancher, le cas échéant de condamner.** En règle générale, les décrets conciliaires ne sont pas conciliants. Le choix totalement atypique d'un concile pastoral permettait de faire d'une pierre deux coups : il conduisait à s'abstenir de condamner ce qui était condamnable, sans abandonner la possibilité de condamner ce qui pourtant ne l'était pas, mais qui se montrait rebelle au mouvement conciliaire. Le Concile a ainsi laissé le champ libre à tout ce que les souverains pontifes, depuis un siècle et demi, s'étaient attachés à proscrire. Mais il n'en réservait pas moins au pape, au nom d'un concile proclamé « plus important que celui de Nicée » selon la formule aberrante de Paul VI, de condamner ce qui ne pouvait être condamnable puisque conforme à ce qui avait été **cru, toujours et partout**, mais qui entrait **en conflit avec l'esprit du Concile**. Et de fait, le Concile achevé, les changements d'imposaient. On changea donc, à commencer par les hommes.

L'ÉPURATION CONCILIAIRE

Tout processus révolutionnaire s'accompagne d'un **renouvellement total du personnel en place**. Paul VI a immédiatement et activement épuré le gouvernement de l'Église. Ce qu'on a pudiquement appelé la "réforme de la Curie" s'est traduit par un **bouleversement complet des cadres de l'Église**. La première et principale victime en fut le Saint-Office, bête noire du parti progressiste. L'Index est supprimé, le Saint-Office remplacé par la Congrégation pour la Doctrine de la foi. Quant au personnel pacelliien, il est débarqué sans ménagement. Le cardinal Ottaviani est contraint d'anticiper son départ à la retraite et de quitter sa charge de pro-préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la foi. Le cardinal Pizzardo, secrétaire au Saint-Office, est également démis de ses fonctions. Les cardinaux Larraona (Discipline des sacrements), Masella (Rites), Cicognani (secrétaire d'État) font aussi partie de la fournée²⁸. Le parti progressiste prend le pouvoir avec les promotions de Franjo Seper, archevêque de Zagreb, créé cardinal en 1965 et nommé préfet de la congrégation pour la Doctrine de la foi, Jean Benelli (futur cardinal) nommé substitut à la Sécrétairerie d'État, Agostino Casaroli, le père de l'Ostpolitik et futur cardinal, est appelé à la direction du Conseil des Affaires publiques ; Mgr Dell'Acqua, créé cardinal, est promu à la tête du diocèse de Rome. En 1967, autre promotion – oh ! combien stratégique et significative – celle de **Mgr Wojtyla** qui reçoit le cardinalat et devient membre de quatre congrégations (Clergé, Éducation catholique, Culte divin, Églises orientales) ; il est de plus nommé consulteur et membre du Conseil des laïcs. Les Français ne sont pas en reste : le cardinal Garrone, archevêque de Toulouse, nommé pro-préfet de la Congrégation des Séminaires, Jean Villot, cardinal en 1965, devient secrétaire d'État. Bien plus, ce renouvellement des hommes, et notamment du Sacré-Collège – devenu depuis le Collège cardinalice – est verrouillé par une décision de Paul VI sans précédent qui institue une limite d'âge pour les cardinaux et exclut du collège électoral ceux de plus de 80 ans, ce qui permet de préserver une future élection pontificale d'une bonne part de l'influence préconciliaire. On remarquera pourtant que cette épuration laisse de côté les personnalités les plus marquées du parti progressiste. Ainsi, le cardinal Lercaro, un de ses piliers historiques, est lui aussi écarté et démis de son siège de Bologne. Ce n'est pas tant, semble-t-il, pour équilibrer ou faire semblant d'équilibrer le processus d'épuration, mais bien plutôt pour écarter des postes stratégiques des personnalités trop doctrinales et trop marquées pour appliquer efficacement, presque raisonnablement le Concile²⁹. La suite des événements montrera que cette précaution sera inutile.

VERS LE CHAOS

De fait, dès octobre 1966, éclate l'affaire du nouveau catéchisme hollandais, extraordinaire concentré d'hérésies touchant des points cruciaux de la doctrine, qu'il s'agisse du péché, de la Rédemption, de l'Eucharistie, de la Virginité de Marie, du rôle de l'Église et du Pape. L'affaire dégénère en crise ouverte, frôlant le schisme, avec la "déclaration d'indépendance" du Conseil pastoral hollandais. En France, ce n'est pas mieux et la chute est vertigineuse : qu'il s'agisse de la messe, du catéchisme et de la doctrine, rien n'a été épargné et c'est Jean Madiran³⁰ qui, dans une adresse célèbre demande à Paul VI de les rendre aux fidèles³¹. Puis survint la violente contestation *d'Humanæ Vitæ*, contestation d'autant plus éclairante qu'elle provenait non seulement de théologiens et de prêtres, mais aussi de membres éminents

²⁸ Sans parler de la suppression de la Garde noble en 1970. Ce corps fut institué par Pie VII et avait consacré 170 ans de dévouement au Souverain pontife.

²⁹ On ne trouve promu aucun des théologiens avancés à des postes clés : Helder Camara restera à Recife, Rahner et Küng, Schillebeecks, Chenu resteront théologiens mais, à la différence de Joseph Ratzinger, n'accéderont pas à des fonctions de pouvoir ; même s'ils continueront impunément comme théologiens leur travail de sape de la doctrine.

³⁰ On notera qu'à cette même époque des années 67-68, Jean Madiran écrit *l'Hérésie du XX^e siècle*, qui analyse avec une précision clinique l'état de délabrement doctrinal de l'épiscopat français (cf. notre étude dans notre n° 30, nouvelle série, octobre 2013).

³¹ *Réclamation au Saint-Père*. Nouvelles Éditions Latines, 1974.

de nombreux épiscopats, notamment celui de Belgique avec à sa tête l'inévitable cardinal Suenens, mais aussi d'Allemagne et des Pays-Bas avec les cardinaux König, Döpfner et Alfrink. Les membres du club rhénan, pourtant les principaux soutiens de Paul VI au Concile, se retournaient contre leur chef, ouvrant la voie à une contestation permanente³². Il faut bien aussi admettre que Paul VI fut, à cet égard, une source permanente d'inspiration. Son encyclique *Populorum progressio* prolongeant *Mater et Magistra et Pacem in terris* de Jean XXIII, est un véritable pousse-au-crime, tout comme la conférence de Medellin qu'il convoque sur le thème « *L'Église dans les transformations de l'Amérique latine à la lumière du Concile* ». Sur le terreau de la dialectique pastorale et des sentences iréniques de *Gaudium et Spes*, se répand à une vitesse vertigineuse un esprit de contestation, une sorte de mai 68 de l'Église qui, selon R. de Mattei, se développera dans deux directions : l'une charismatique et politique qui plongera dans le pentecôtisme catholique, l'autre procédant du terrorisme révolutionnaire et qui engendrera la théologie de la libération.

Paul VI pouvait ainsi contempler son œuvre et gémir sur « la fumée de Satan qui a pénétré par quelque fente dans le temple de Dieu » ou dénoncer ceux qui « se livrent à l'autocritique » voire à "l'autodémolition", déplorer un « renversement intérieur, aigu et complexe, auquel personne ne s'attendait après le concile », ou dénoncer enfin une « Église frappée par ceux qui en font partie ». Il est bien difficile d'être pompier après avoir été pyromane. Les quelques soldats du feu qui, naguère dans l' "aula", avaient sonné le tocsin sous les quolibets voire les injures du jacobinisme conciliaire se sont dispersés : Ruffini et Ottaviani laminés par l'âge, les défaites et les humiliations endurées, Carli, Proenca Sigaud et Siri, égarés dans un ralliement stérile au Concile. Les seuls qui restassent dans une opposition déterminée furent Mgr Lefebvre et Mgr de Castro Mayer.

* * *

La lecture du livre de Roberto de Mattei ne peut plus laisser aucun doute sur la portée réelle du Concile. Sans être lui-même une rupture avec la Tradition, on ne peut nier qu'il la favorisa. S'il ne fut pas l'auteur de la rupture, il en fut le fauteur. Fauteur de rupture par sa nature pastorale qui interdisait toute condamnation, et récusait par avance la possibilité de censurer toute dérive doctrinale exprimée au concile ou dans le cadre du concile ; fauteur de rupture par tous les dérives qui étaient en germe dans la plupart des textes conciliaires : qu'il s'agisse de la collégialité, de la liberté religieuse, de la liturgie, de l'œcuménisme. Si le livre de R. Mattei ne prétend pas trancher le débat, il en fournit cependant tous les éléments avec une clarté d'exposé et une richesse documentaire en tous points remarquables. Le livre se lit d'ailleurs avec une très grande facilité et beaucoup d'agrément. Il devient dès lors difficile de souscrire à cette "herméneutique de la continuité" prônée par Benoît XVI, même s'il faut lui reconnaître le mérite et le courage d'avoir soulevé cette question de l'interprétation du Concile, jusqu'alors, totalement incontestable. Les propos récents du pape François sur Vatican II semblent plutôt traduire une conception pour le moins "étrogressive" du Concile, considéré comme « une relecture de l'Évangile... en l'actualisant », selon une manière que le Pape considère comme "irréversible". De tels propos qui sentent d'une lieue une vulgate conciliaire très "seventies", n'ont rien de rassurant. Nous ne sommes pas prêts de sortir du boubier conciliaire.

Je ne formerai qu'une seule critique sur livre de Roberto de Mattei. Elle porte sur la forme de l'ouvrage qui est grevé d'un grave défaut, exaspérant et malheureusement récurrent : l'absence d'index, et non seulement d'un index des noms cités, mais également d'un index thématique. Tel quel, le livre est pratiquement inutilisable, du moins dans le cadre d'un travail de recherche. Mais, circonstances aggravantes, d'une part les notes sont reportées en fin d'ouvrage – ce qui est très incommoder – mais de plus, regroupées par chapitres, elles sont très difficiles à retrouver puisqu'il n'y a même pas de table des matières !!! Cette présentation d'un livre d'une telle importance est proprement inadmissible. Cette critique m'est d'autant plus désagréable à formuler qu'elle concerne un ouvrage d'une très grande qualité, dont la lecture est indispensable. Roberto de Mattei l'a trop modestement intitulé *Vatican II, une histoire à écrire*. Pour ma part, c'est fait et, nonobstant les défaillances de l'éditeur, bien fait.

Jean-Baptiste GEFFROY

L'ÉTRANGE PONTIFICAT DU PAPE FRANÇOIS PAR ALEXANDRE MARIE

Il y a quelques mois (mars 2014, Éditions du Sel) est paru un petit livre portant ce titre, rédigé par un Argentin, compatriote du pape, qui a estimé qu'il était utile de porter à la connaissance du public ses doutes et ses inquiétudes au sujet des déclarations, prises de position et décisions de François. Du fait de leur origine commune, nous sommes enclins à estimer qu'il est en possession d'un certain nombre d'éléments probants lui permettant d'étayer son exposé.

Nous avions envisagé de nous entretenir avec lui, mais un emploi du temps chargé et le fait qu'il ne pratique pas de façon courante la langue française ne lui ont pas laissé la possibilité de nous répondre dans les délais assez courts, reconnaissons-le, que nous lui avions imposés.

Toutefois, avec son accord, nous allons avancer, pas à pas, dans le contenu de son ouvrage, chapitre après chapitre, en reprenant et reproduisant des extraits de ses propos, ce qui sera l'équivalent de ses réponses à un entretien.

* * *

Afin qu'il n'y ait aucune équivoque sur le sens de sa démarche, Alexandre Marie ouvre son livre par une courte introduction : *En tant que catholique, me voir en conscience dans l'obligation d'émettre des critiques vis-à-vis du pape constitue pour moi une douleur immense, un véritable déchirement du cœur (...)* Malheureusement, il se trouve que le pape

³² Paul VI en restera véritablement "traumatisé" et ne publiera plus aucune encyclique jusqu'à sa mort en 1978.

François, en à peine un an de pontificat, a posé un grand nombre de gestes atypiques et a dit beaucoup de choses qui sont pour le moins troublantes. Les faits sont tellement nombreux que j'ai l'embarras du choix (...) Je vais énumérer ceux qui me semblent être les plus représentatifs du style qu'il a visiblement décidé de donner à l'exercice de sa charge apostolique (...) en essayant de montrer brièvement en quoi ils peuvent faire l'objet d'une critique réalisée à la lumière du magistère de l'Église.

Il est réel qu'aujourd'hui un grand nombre de catholiques sont troublés par ce qu'il faut bien nommer les bouleversements qui ébranlent l'Église depuis une cinquantaine d'années. Mais en même temps, ils appréhendent de porter des critiques trop sévères contre le pape dont ils admettent, finalement, les décisions et orientations. Il y a donc lieu, en préambule, de remonter en arrière pour rappeler que la crise actuelle dans l'Église n'est pas inattendue ; elle a été annoncée par la sainte Écriture (*l'abomination de la désolation* et *l'apostasie qui précède la venue de l'Antéchrist*) et les papes nous ont prévenus en publiant les projets des sociétés secrètes. Ainsi, c'est à la demande de Pie IX que l'historien Jacques Crétineau-Joly publia en 1859, *L'Église romaine en face de la Révolution*, dans lequel figuraient des documents saisis par la police pontificale chez les dirigeants carbonari (membres de sociétés secrètes italiennes) exposant très clairement leur plan pour désagréger l'Église catholique en s'infiltrant dans son sein, jusqu'au sommet de sa hiérarchie. Parmi ces documents, il en est un daté de 1819, dont la conclusion est claire : « *Ce que nous devons demander, ce que nous devons chercher et attendre, comme les Juifs attendent le Messie, c'est un pape selon nos besoins* ». Cela ne peut être plus explicite et permet de comprendre l'évolution de la hiérarchie catholique depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle et les assauts du libéralisme, pour se conclure avec le concile de Vatican II. Et nous savons bien que tout ce qui se trame dans les coulisses des sociétés secrètes depuis tant d'années est destiné, purement et simplement, à anéantir le catholicisme. Un ouvrage plus récent le montre et le confirme, écrit par Pierre Virion, en 1972 : *Bientôt un gouvernement mondial. Une super et contre Église ?*³³ Donc tout ce qui se déroule sous nos yeux aujourd'hui sont des étapes ou le franchissement de degrés supplémentaires pour parvenir à ce but, à la fois œuvre et vœu des volontés sataniques.

Il ne sert à rien de tergiverser ou de faire appel à des faux-fuyants : « qui n'est pas avec Moi est contre Moi » ; qui ne défend plus l'intégrité du dogme catholique, fait des concessions aux adversaires de l'Église et contribue à son affaiblissement, pour ne pas dire sa destruction ! Ainsi se comprend mieux le sens des propos tenus par le frère Pierre-Marie (O.P.), dans sa préface :

« Le bilan que fait Alexandre Marie de la première année du pontificat est accablant. Que ce soit dans le domaine de l'écuménisme au sens large (rapports avec l'islam et le judaïsme), dans celui de la liberté religieuse (rapports avec l'État), dans la morale, le nouveau pape prolonge en les accentuant, les actions de ses prédécesseurs (...) Mais, si cette première année est déjà riche en étrangetés, nous ne sommes pas au bout de nos peines. Dans quelle mesure Notre-Seigneur, qui a donné à son Église les promesses de son indéfectibilité, laissera-t-il aux hommes d'Église le loisir de fabriquer une autre Église, une super-Église fédérant plus ou moins les autres religions (c'est le rêve de la franc-maçonnerie) ? Certes, il n'y a qu'une Église "sainte, catholique, apostolique", mais il y a aussi, c'est un fait, une nouvelle Église conciliaire en construction depuis cinquante ans, avec sa doctrine, sa liturgie, son droit canon, qui s'est installée comme un chancre dans l'Église catholique. On peut craindre, aussi, que le pouvoir des "medias" aux mains de l'ennemi et l'habileté diplomatique du nouveau pape ne parviennent à tromper, s'il était possible, une partie des traditionalistes ».

Prenons un par un les différents chapitres qui constituent la charpente du volume.

LA QUESTION DE L'ISLAM

François a dit aux adorateurs d'Allah que « nous sommes appelés à respecter la religion de l'autre, ses enseignements, ses symboles et ses valeurs » (message de voeux adressé aux musulmans, le 10 juillet 2013, pour la fin du ramadan). « Force est de constater, commente Alexandre Marie, que nous sommes loin de ce que nous apprenons en lisant les Actes des Apôtres ou les épîtres de saint Paul ! Car, tout de même, on doit certes respecter les personnes mais en aucun cas de fausses croyances niant la Sainte Trinité des Personnes Divines et l'Incarnation du Verbe de Dieu. Toutefois, sur ce point précis, il faut convenir que François n'innove pas, loin s'en faut. Il ne fait que suivre la voie novatrice introduite par le concile Vatican II qui prétend, dans sa déclaration *Nostra aetate* sur la relation de l'Église avec les religions non chrétiennes (hindouisme, bouddhisme, islam et judaïsme), que « l'Église catholique ne rejette rien de ce qui est vrai et saint [sic] dans ces religions. Elle considère avec un respect sincère ces manières d'agir et de vivre, ces règles et ces doctrines [...] Elle exhorte ses fils pour que par le dialogue et la collaboration [sic] avec les adeptes d'autres religions, ils reconnaissent, préservent et fassent progresser les valeurs spirituelles, morales et socio-culturelles qui se trouvent en eux ».

« Comment pourrait-on "collaborer" avec des gens qui travaillent activement à instaurer des croyances et souvent des mœurs contraires à l'Évangile (...) Cette notion de "dialogue" avec les autres religions n'a aucun fondement scripturaire ni magistériel. Ce n'est qu'un piège visant à dévoyer l'esprit missionnaire authentique (...) Cette pastorale conciliaire novatrice de "dialogue", inscrite dans un cadre de "légitime pluralisme", de "respect" des fausses religions et de "collaboration" avec les infidèles, est unurre qui sent le soufre ».

Ce langage tenu par le pape « est inédit dans l'Église et prend le contre-pied de deux mille ans de magistère et de pastorale. Une telle pratique hétérodoxe a conduit aux aberrations des multiples rencontres interreligieuses d'Assise où l'on a encouragé les membres des différents cultes idolâtres à prier leur "divinité" d'intervenir afin de favoriser la paix

³³ Éditions Téqui. Depuis sa parution, ce livre est en permanence réédité.

dans le monde ». « Cette nouvelle *praxis* conciliaire est proprement scandaleuse, et ce à un double titre : d'un côté, elle mine la Foi des croyants confrontés à tous ces faux cultes mis en valeur par leurs pasteurs ; d'un autre côté, elle sape les chances de conversion des infidèles qui se voient confortés dans leurs erreurs par ceux-là mêmes qui devraient les aider à en sortir en leur annonçant la Bonne nouvelle du Salut ».

LA QUESTION DU JUDAÏSME

Sujet aussi délicat que sensible, en raison de la « connotation » contemporaine et le dérèglement des esprits qui pratiquent systématiquement l'amalgame avec l'antisémitisme.

« La première lettre officielle de François, le jour même de son élection, fut adressée au grand rabbin de Rome. Ce fait laisse songeur (...) Le pape y invoque la "protection du Très-Haut", formule convenue dissimulant les divergences théologiques, pour que leurs relations progressent "dans un esprit d'entraide renouvelée et au service d'un monde pouvant être toujours plus en harmonie avec la volonté du Créateur". « Comment est-il concevable, s'interroge Alexandre Marie, qu'une religion qui hait le Christ (ndlr : n'oubliions jamais que depuis 2000 ans le judaïsme n'a qu'un seul but en tête : la ruine du christianisme, fondé, selon lui, par un imposteur et un faux messie) puisse être "au service d'un monde toujours plus en harmonie avec la volonté du Créateur" ? »

La réponse est claire : « Maintenant que l'obstacle politique qu'incarnait la Chrétienté a été supprimé par le déferlement révolutionnaire, nous assistons à la suppression progressive de l'obstacle religieux, à savoir la papauté, gagnée qu'elle est depuis plus d'un demi-siècle par les idées révolutionnaires ».

Et puis, très rapidement, douze jours après son élection, le pape adressa une nouvelle lettre au même grand rabbin de la synagogue de Rome, à l'occasion de la pâque juive, lui faisant part de ses "vœux les plus fervents pour la grande fête de Pessah". Alexandre Marie reproduit quelques passages de cette lettre et en tire la conclusion suivante : « Avec ce type de vœux, on entre de plain-pied dans le domaine de l'utopie, de la sensiblerie, du déni de réalité et, surtout, dans le détournement du langage et le travestissement des concepts : on est en plein dans l'illusion, dans la manipulation des esprits et dans le mensonge. Mensonge dont on sait très bien qui est le père... ».

Le chapitre s'achève sur ces propos : « Lorsqu'il était archevêque de Buenos Aires et cardinal primat de l'Argentine, Mgr Bergoglio avait déjà la bien curieuse habitude de se rendre régulièrement dans les synagogues pour participer à des cérémonies interreligieuses, dont la dernière en date ne remonte pas plus loin qu'au 12 décembre 2012, juste trois mois avant son élection, à l'occasion de la fête de Hanukkah, celle des lumières, où l'on allume chaque soir une bougie sur un chandelier à neuf branches durant huit jours consécutifs, liturgie dont la signification est, d'un point de vue spirituel, **l'expansion de la foi juive dans le monde**. Le cardinal Bergoglio participa activement à la cérémonie du cinquième jour en allumant la bougie correspondante. Cela ne s'était jamais vu auparavant dans l'histoire de l'Église, et c'est quelque chose d'extrêmement troublant. Mais ce qui est vraiment plus inquiétant, c'est que ces gestes proprement scandaleux passent complètement inaperçus, n'attirent plus guère l'attention de l'immense majorité des catholiques, hébétés et assoupis, largement imbus de la pensée révolutionnaire qui mine la foi des croyants pénétrés jusqu'à la moelle de l'idéologie pluraliste, humaniste, œcuménique, démocratique et droit-de-l'hommiste que leurs pasteurs leur servent à toutes les sauces depuis plus d'un demi-siècle ; idéologie complètement étrangère au dépôt de la révélation et qui est devenue le leitmotiv des discours officiels de la hiérarchie catholique depuis Vatican II ».

FRANÇOIS ET LA "LAÏCITÉ" DE L'ÉTAT

« Il convient d'avoir présent à l'esprit que le "principe de laïcité" est la pierre d'angle de la pensée illuministe, celle par laquelle Dieu est banni de la sphère publique, l'État ne tenant plus compte de la loi divine ni du magistère ecclésial dans l'exercice de ses fonctions (...) L'État moderne entend alors devenir absolument indépendant de toute transcendance dans son action, la seule source de légitimité reconnue par lui étant la volonté générale et, par conséquent, la loi positive que les hommes se donnent à eux-mêmes » (...) Dès lors, « la laïcité constitue une machine de guerre en vue de la déchristianisation des institutions, des lois et de la société dans son ensemble. Le grand artisan de la prétendue neutralité religieuse de l'État, l'idéologue de la "non-confessionnalité" du pouvoir politique est la franc-maçonnerie, ennemi juré de la civilisation chrétienne ».

Examinant la position de François à l'égard de cette question, A. Marie écrit : « Dans un discours tenu à la classe politique dirigeante du Brésil, le 27 juillet 2013, dans le cadre des JMJ organisées à Rio de Janeiro, il a fait l'éloge de la laïcité et du pluralisme religieux, allant jusqu'à se réjouir du rôle social joué par les "grandes traditions religieuses, qui exercent un rôle fécond de levain de la vie sociale et d'animation de la démocratie [...] La laïcité de l'État, sans assumer comme propre aucune position confessionnelle, est favorable à la cohabitation entre les diverses religions". Laïcisme, pluralisme, œcuménisme, relativisme religieux, démocratisme : le nombre et l'envergure des erreurs contenues dans ces quelques mots, condamnées formellement et à de multiples reprises par le magistère, nécessiteraient un développement prolongé ».

D'une façon générale là se trouve « l'aboutissement logique de ce qui est la racine du mal moderne, à savoir une attitude de repli de l'individu sur sa propre subjectivité ». Ce mal moderne s'exprime en une multitude de facettes : « nominalisme, volontarisme, subjectivisme, individualisme, humanisme, rationalisme, naturalisme, protestantisme, libéralisme, relativisme, utopisme, socialisme, féminisme, homosexualisme... dont la racine est toujours la même, le sujet "autonome" cherche à bâtir une civilisation nouvelle qui, ayant exclu Dieu de la vie et de la cité, veut tout fonder sur le libre arbitre souverain de l'homme, devenu la source de toute légitimité ». Ce sont bien toutes ces erreurs et "déviances" que le pape cautionne dans ses déclarations et prises de position !

L'IDÉOLOGIE HOMOSEXUALISTE

Il s'agit là d'un "dogme" très "en vogue" aujourd'hui qui se répand « dans un contexte affligeant d'avancée permanente et irrépressible de l'idéologie LGBT aussi bien dans la société civile qu'au sein du clergé catholique ». Lors d'un entretien donné les 19, 23 et 29 août 2013, publié par la revue officielle de la Compagnie de Jésus, *Études*, le pape s'est attardé sur cette question. Après en avoir lu le contenu, Alexandre Marie en tire l'analyse suivante : « La teneur des propos tenus fait état d'une pensée qui n'est tout simplement pas en accord avec la doctrine catholique en la matière et qui, plus grave encore, a joué ouvertement en faveur des ennemis de Dieu qui se battent pour faire accepter les "droits des homosexuels" à l'intérieur de l'Église et dans la société civile. Une preuve incontestable de cette complicité objective entre les dires pour le moins malheureux de François et le combat de subversion culturelle menée par les homosexualistes est que le magazine américain *The Advocate*, la plus influente publication de la communauté LGBT aux États-Unis, l'a élu en décembre dernier "Personne de l'année 2013", faisant un éloge appuyé de l'attitude d'ouverture et de tolérance dont il a fait preuve envers les homosexuels durant la première année de son pontificat ».

Il termine par ces mots : « Les cas que j'ai cités illustrent parfaitement le progrès continu et consenti de l'idéologie homosexualiste et de la "théorie du genre" à l'intérieur de l'Église ».

FRANÇOIS ET LA FRANC-MAÇONNERIE

Ce chapitre est plus long que les autres et sème le trouble dans l'esprit de tout catholique "de base" qui connaît l'influence néfaste de cette idéologie sur les sociétés civiles, et désormais de plus en plus sur les instances ecclésiales.

Il s'ouvre sur l'information disant que le cardinal Bergoglio, en 1999, fut admis au titre de membre honoraire au sein du Rotary Club de Buenos Aires, qui lui remit, en 2005, le Laurier d'Argent, prix attribué à celui qui est considéré comme l'homme de l'année. Rappelons que cette association qui se veut philanthropique et laïque, fondée en 1905, est considérée comme une « pépinière de franc-maçons et le cadre dans lequel se déplient leurs initiatives "caritatives" ».

Suivent un certain nombre de faits, gestes, déclarations qui abondent dans ce sens : « Dès le 13 mars 2013, jour de l'élection du cardinal Bergoglio, le grand maître de la Franc-maçonnerie argentine, Angel Jorge Clavero, salua et félicita chaleureusement » le nouveau pape. « La loge maçonnique juive du B'nai B'rith fit de même en disant : *Nous sommes certains que le nouveau pape François continuera d'œuvrer avec détermination pour renforcer les liens et le dialogue entre l'Église catholique et le judaïsme et poursuivra sa lutte contre toutes formes d'antisémitisme* ». Dans les jours qui suivirent l'élection, les manifestations, félicitations et encouragements similaires se multiplièrent.

A. Marie en fait le commentaire suivant : « Il y aurait bien d'autres paroles et comportements de François pour le moins étranges et troublants et qui préteraient à de longs développements, dont voici quelques-uns à titre d'exemple, tirés d'une liste déjà extrêmement fournie et qui ne cesse, hélas, de s'accroître jour après jour à une vitesse vertigineuse... »

Après ce bref rappel, il établit une liste de seize preuves flagrantes de connivence ou de relations sans équivoque entre la "secte" et le pape. Puis il achève en mentionnant que quatre publications et magazines ont accordé une bonne place à François : « *Time*, *Vanity Fair*, *The Advocate*, *Rolling Stone*, nous avons affaire à quatre publications emblématiques de la culture subversive, libertaire et décadente qui prévaut dans le monde occidental depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Toutes les quatre font de François leur héros du "progrès", leur icône du "changement", l'incarnation de l'ouverture d'esprit face à la "modernité" et sont toutes unanimement dithyrambiques à son égard ».

La conclusion s'impose : « Il ne faut pas se voiler la face : cela est sans précédent dans l'histoire de l'Église et est de nature à troubler profondément l'âme des catholiques. En ces temps diaboliques où la confusion règne presque sans partage dans la plupart des esprits, il ne faut pas perdre de vue que notre monde est tout entier sous l'emprise du Malin » (I Jean 5, 19).

CONCLUSION

La dernière page est dramatique : « Je suis accablé de me retrouver en conscience contraint d'écrire tout ceci. Profondément attristé. Dévasté, pour tout vous dire. J'aimerais tant que les choses soient autrement. Pouvoir faire confiance et me laisser guider. J'ai horreur de la contestation de l'autorité, de la dispute, de la polémique : ce n'est pas dans ma nature. Je demande chaque jour au Seigneur de bien vouloir écouter cette situation si pénible, humainement insupportable. En attendant qu'il daigne intervenir, je ne peux me taire. Je le voudrais tellement pourtant. Plus que vous ne pourriez l'imaginer. Mais je ne peux pas m'y résigner. L'heure est grave. La confusion règne. Le mal est profond.

« Se taire, c'est devenir complice. L'enjeu est de taille : il s'agit tout simplement de garder la Foi. Et de continuer à la professer publiquement. À l'intérieur de l'Église comme au dehors. À témoigner de la Vérité face à nos contemporains en proie aux erreurs et aux mensonges devenus système. Institutionnalisés. Il faut témoigner à temps et à contretemps, nous exhorte saint Paul ».

COMPLÉMENT

À la fin du volume, figurent, sous le titre *Les fausses lumières d'une foi dénaturée*, quelques réflexions (du frère Emmanuel-Marie, O.P.) sur l'encyclique *Lumen fidei*, premier document officiel du nouveau pape publié quelques mois après son accession au trône pontifical (6 juillet 2013). Il y est indiqué que l'essentiel du texte a été rédigé par Benoît XVI, et

François l'a signé après y avoir ajouté quelques éléments de son propre cru. Il est très net que son contenu l'inscrit dans la parfaite continuité de ses devanciers de l'Église conciliaire et confirme bien ce que soutiennent les historiens objectifs et les observateurs impartiaux : depuis Jean XXIII et la publication des Décrets de Vatican II, le rôle des papes est d'imposer à l'Église une "nouvelle théologie", dont le but est d'adapter l'Église au monde moderne issu de la Révolution et inspiré par la Franc-maçonnerie.

Afin de conforter cette affirmation qui paraît toujours **exagérée ou excessive** aux yeux de certains, il est éclairant de prendre connaissance des quelques ouvrages suivants :

– *L'Étrange théologie de Jean-Paul II et l'esprit d'Assise*, par le professeur Johannes Dörmann (Éditions Fideliter, 1992).

– *L'Étrange théologie de Benoît XVI. Herméneutique de continuité ou rupture ?*, par Mgr Bernard Tissier de Mallerais (Éditions du Sel, 2012). On peut les compléter par :

– *Jean-Paul II. Doutes sur une béatification*, par M. l'abbé de La Rocque (Éditions Clovis, 2011).

– *Karol Wojtyla, Bienheureux ?... Jamais !...*, par don Luigi Villa, traduction française de la revue *Chiesa Viva* (Éditions Saint Rémi, 2011).

Jérôme SEGUIN